

que, pourvu que l'on ait le temps de faire un bon acte de contrition, et de recevoir une absolution, on est en sûreté. Va, crois moi, ajouta-t-il, donne-nous encore cette semaine, et la dernière, tu la donneras tout entière à Dieu.

Le malheureux cède à ces coupables paroles et retombe dans sa vie de dissipation et de plaisir.

Enfin commença la dernière semaine.

Craignant de ne pouvoir se soustraire à la funeste influence de ses amis, l'officier quitta Lyon sans les en avertir et se retira dans un château, dont il était propriétaire. Comme ce château était situé assez loin de toute habitation, il espérait y trouver la solitude ; il ne la trouva point.

Apprenant son arrivée, les châtelains du voisinage se crurent obligés de venir lui rendre visite : plusieurs jours se passèrent ainsi.

Ce ne fut que le jeudi soir qu'il recouvra la liberté de se préparer à la mort. Il était temps ; c'était le samedi qu'il devait mourir.

« Demain, vendredi, se dit-il à lui-même, j'enverrai chercher mon notaire pour mettre en ordre toutes mes affaires temporelles ; et, samedi, je ferai prier un prêtre de m'aider à mettre en ordre celles de ma conscience. »

Le vendredi se passa donc dans la société du notaire qui s'étonnait de voir un jeune homme de vingt-quatre ans s'occuper de testament dans un âge où l'on ne pense qu'à la vie.

Pour vous, chers lecteurs, vous savez si notre officier avait de graves raisons pour songer à la mort ! . . .

III

Il était donc arrivé ce jour si redouté, ce jour où notre officier, plein d'avenir, de jeunesse et de vie, allait mourir.

Il allait mourir ! et quoique prévenu un an à l'avance, il n'avait encore rien fait pour se préparer à la mort !

Dès l'aurore de ce dernier jour (et je vous laisse à penser s'il avait dormi d'un sommeil paisible), il appelle son domestique, homme fidèle et dévoué, mais d'une intelligence assez médiocre, comme vous pourriez en juger.

« Jean, lui dit-il, tu vas aller à la ville avec la voiture, et tu prieras M. le curé de vouloir bien venir avec toi, car j'ai besoin de lui parler. Surtout ne t'amuse pas en route. »

Le bon serviteur se hâte d'obéir, ne sachant comment s'expliquer la commission de son maître, qui n'allait guère à l'église, et n'avait guère de rapport avec les prêtres.

Il revint vers midi ; mais il était seul. L'officier, qui épiait son retour, se précipite à sa rencontre.

« Comment ! . . . tu reviens seul ! . . . »

— Oui ; M. le curé était auprès d'un malade en dehors de la ville : on m'a demandé si je voulais M. le vicaire ; j'ai répondu que vous désiriez M. le curé. »

Le malheureux jeune homme eut peine à retenir un mouvement d'impatience ; mais, réfléchissant qu'il ne fallait pas perdre de temps :

« Change au plus vite de chevaux, » se contenta-t-il de dire au domestique, « et retourne immédiatement à la ville ; tu m'amèneras M. le vicaire. Tu entends bien, n'est-ce pas ? »

— Oui, Monsieur ; soyez tranquille. »

Etre tranquille ! lorsqu'on est à douze heures de la

mort : pour cela il faut être un saint, et notre officier ne l'était pas.

Le soleil commençait à disparaître à l'horizon, lorsque revint l'intelligent domestique ; mais il revint encore seul.

« Comment ! malheureux ! tu n'as pas pu trouver M. le vicaire ? »

— Non, Monsieur. Comme c'est demain dimanche, il venait de partir pour un petit village où il doit célébrer la messe. On m'a promis qu'il viendrait *demain dans l'après-midi*, après les vêpres.

— *Demain !* répète avec amertume et presque avec rage la future victime de la mort.

« M. le curé n'était donc pas de retour ? »

— Pardonnez-moi, Monsieur ; il m'a même offert de venir ; mais je lui ai dit que vous avez demandé M. le vicaire.

— Malheureux ! faut-il qu'il m'ait si mal compris ! murmura l'officier, en faisant quelques pas dans la chambre. Puis s'approchant du domestique :

— Prends le meilleur de mes chevaux ; tue-le, s'il le faut : il y a vingt mille francs pour toi si, avant onze heures du soir, tu m'amènes ou M. le curé, ou M. le vicaire, ou tout autre prêtre. »

Jean s'inclina.

« Mon jeune maître a la fièvre chaude, » se disait-il en lui-même ; « mais enfin il faut le satisfaire. »

Et en même temps il partait au galop.

Dès que le domestique l'eut quitté, le malheureux officier tomba dans un état qu'il serait difficile de dépeindre. Il s'était retiré dans un petit salon formé par l'une des tourelles du château, et d'où il pouvait voir la grande route de la ville. A demi couché dans un immense fauteuil, ses pieds devant un brasier dont la chaleur pouvait à peine calmer le frisson d'une fièvre ardente qui agissait sur tous ses membres, il avait le visage tourné vers la pendule de la cheminée : les aiguilles lui semblaient marcher avec une rapidité inaccoutumée.

— Ah ! se disait-il avec désespoir, Dieu m'a prévenu depuis un an, et je ne suis pas encore prêt. . . . et il est neuf heures ! . . . C'est lui qui me punit justement d'avoir attendu si tard, en me refusant le prêtre dont j'ai tant besoin.

Une sueur froide inondait son visage : lorsque la pendule faisait entendre quelques sons, son cœur se soulevait comme pour se briser dans sa poitrine ; ses cheveux se hérissaient : parfois, il se les arrachait d'une main furieuse.

« Non ! s'écriait-il, je ne veux pas mourir avant que le prêtre soit venu me réconcilier avec Dieu. »

Cependant les heures s'écoulaient, heures d'agonie qui tantôt lui paraissaient un siècle, tantôt un instant. Ses yeux hagards allaient alternativement et sans interruption de la pendule à la fenêtre.

La route était silencieuse ; pas un bruit, pas une lumière ; il ne voyait que l'aiguille fatale et n'entendait que le terrible balancier.

Tout à coup, il se lève, se précipite à la fenêtre : il regarde, croyant avoir distingué quelque bruit. Hélas ! c'était le vent du soir qui agitait le feuillage. . . . Terrible alternative ! déjà depuis quarante minutes onze heures sont sonnées.

Il retombe sur son fauteuil, et se relève bientôt pour ouvrir la porte d'une vaste salle où il croit avoir enten-